

DE LA RÉFLEXION LITTÉRAIRE À L'APPRENTISSAGE DE LA CIVILISATION

Edson Rosa da Silva

Universidade Federal do Rio de Janeiro

Le but de cette communication est de discuter une expérience de l'enseignement de la civilisation à l'aide de la littérature. Cette expérience, faite surtout à l'Alliance Française de Niterói, ville de l'État de Rio de Janeiro, m'a fait comprendre que l'apprentissage de la civilisation devient plus agréable quand on y accède par la voie de la littérature, et que celle-ci est un champ fécond pour la recherche historique.

Chargé des cours de civilisation française du XIX^e siècle, j'ai toujours, ou souvent, choisi deux ouvrages littéraires qui pourraient illustrer et faire mieux retenir les aspects caractéristiques de la période en question: *Le rouge et le noir* de Stendhal, pour la première moitié du siècle, et *Germinal* de Zola, pour la seconde.

Cette démarche n'est sûrement pas sans défaut. D'une part, les professeurs de littérature me diront enragés que je réduis l'analyse littéraire à une simple constatation des événements réels et que je néglige tout à fait la littérarité des romans abordés. De l'autre, ceux qui s'intéressent plutôt à l'histoire m'accuseront peut-être de déformer la connaissance historique des élèves, vu que dans un roman la vérité historique se trouve fabuleuse par l'imaginaire de l'écrivain. Je vous dirais que vous avez tous raison d'un côté, mais que vous avez tort de l'autre.

Étant professeur de littérature moi-même, je ne saurais me contenter d'une analyse qui ne s'occupera que des marques de la réalité dans le texte littéraire. D'abord parce qu'il

-- 138 --

est difficile de dire ce que c'est que la réalité (n'oublions pas la pluri-signification du concept de réel en théorie littéraire et en philosophie), et, même si l'on parvient à la délimiter, il reste encore difficile de disjoindre les deux faces d'une médaille depuis toujours frappée: le réel! l'irréel, la vérité / l'illusion, la lumière/l'ombre. Ensuite parce que le passage de l'ordre du réel à l'ordre du textuel implique la sélection et la réélaboration des événements réels selon les possibilités du langage.

Quant au mélange réalité / fiction dans un cours de civilisation, les pièges ne sont pas moins nombreux. Il se pose ici un problème semblable à celui du réel qui est la question de savoir ce que c'est que et où est *la vérité*. Sans prétendre me lancer dans une question originale, je dirais, cependant, qu'il s'agit là au moins d'un débat peu fréquent au niveau des leçons de civilisation pour les élèves d'un cours de français langue étrangère. Faut-il enseigner la "vérité historique" contenue dans des manuels scolaires, en la prenant pour absolue, sans négliger le moindre détail (est-ce possible?), ou mieux vaut-il, par prudence, analyser l'information historique comme l'un des points de vue possibles sur le fait raconté? Or l'étymologie du mot "histoire" nous mène au verbe grec *ἱστοεῖν* qui signifie *rechercher* et qui traduit le désir d'apprendre, de questionner pour connaître. Nous nous trouvons là, encore une fois, face à la discussion sur l'objectivité ou la subjectivité de l'Histoire: celui qui cherche et qui raconte après est toujours une subjectivité qui se manifeste. Nous nous trouvons là, aussi, face à la vieille discussion sur le caractère factuel ou réflexif de

l’Histoire: se limiter à raconter le plus fidèlement possible ce qui s’ est passé (et cela se fait toujours par l’intermédiaire d’un regard personnel) ou faire des déductions pour arriver à ce qu’ on n’ a pas vu mais qui s’ est possiblement produit?

La fameuse formule de Taine: “L’histoire est un art, il est vrai, mais elle est aussi une science” (d. *Essais de Critique et d’Histoire*, 1858) souligne le caractère scientifique de l’histoire contre une tendance romantique qui privilégiait l’imagination et la poésie. Peut-être pourrions-nous aujourd’hui inverser l’ordre des éléments de la proposition de Taine et dire: “L’histoire est une science, il est vrai, mais elle est aussi un art”. Sans vouloir négliger ou mépriser les apports de la science histori-

-- 139 --

que, une nouvelle question s’impose de nos jours: est-ce que nous ne pouvons ou ne devons pas examiner également des documents *non scientifiques* dont la confrontation et l’étude nous mèneraient à une nouvelle réflexion sur les faits historiques, et mèneraient de même, qui le sait, l’histoire à réfléchir certaines lumières depuis longtemps assombries? Je ne peux entrer ici à plein dans les principes de la *Nouvelle Histoire*, mais le rôle de l’art s’y avère indispensable pour une relecture de l’histoire des hommes et pour la compréhension d’une pensée qui se trouve tantôt évidente tantôt latente dans les méandres de ce qui est dit. Mais pas seulement: dans ou sous toutes les formes de la manifestation humaine.

Ce qui me paraît important - et fascinant - c’est que la littérature nous conduit plutôt à penser la civilisation. Elle n’ est pas tout simplement le lieu où se réfléchissent les événements d’une époque, mais elle est aussi le lieu où l’on réfléchit à ces événements. Elle est un produit de l’imaginaire qui, par la construction d’un monde second, *reconstruit ou déconstruit* le monde premier. Voilà ce qu’écrire veut dire et voilà aussi ce qui réunit le réel et l’imaginaire.

Dans son livre, *Le Dieu Caché*, Lucien Goldmann dit que:

Toute grande oeuvre littéraire ou artistique est l’expression d’une vision du monde. Celle-ci est un phénomène de conscience collective qui atteint son maximum de clarté conceptuelle ou sensible dans la conscience du penseur ou du poète.

Cette conception de la socio-critique de Goldmann peut d’une certaine façon justifier l’utilisation du discours littéraire pour la recherche historique qui y découvrira non seulement les *visions du monde* mais aussi *leurs expressions concrètes*. L’historien de la philosophie ou de la littérature doit, selon Goldmann, “se demander quelles sont les raisons sociales ou individuelles qui font que cette vision (qui est un schéma général) s’ est exprimée dans cette oeuvre, à cet endroit l’t à cette époque, précisément de cette manière ... “ Si cette méthode sociologique peut convenir à l’étude de la civilisation car elle cherche des homologies entre l’oeuvre et le temps qui l’a pro

-- 140 --

duite (et, en ce sens, *Le rouge et le noir* de Stendhal fonctionnerait comme un miroir de la structure socio-politique de la Restauration), elle ne répond pas au désir de l'analyste de la littérature qui, ne voulant pas s'en tenir à ce sens déjà tout prêt de l'œuvre d'art, se complairait à en dévoiler d'autres.

Pour que le professeur puisse faire comprendre à l'élève que l'art de l'écrivain est non seulement de copier la réalité mais plutôt de la transposer à un autre niveau, il faudrait s'occuper de langage poétique. Rappelons, d'ailleurs, que le *miroir* qui reproduit la réalité ne réfléchit jamais l'image de la même façon: la qualité du cristal, les conditions atmosphériques, la buée ou la propreté de sa surface jouant un rôle prépondérant dans la réflexion. Quand bien même les conditions seraient égales, l'image serait du moins inversée. C'est cette *con-version* ou *in-version* de l'image réelle en image textuelle qui constitue l'essence ou la spécificité du littéraire.

Écrire c'est créer, et, que ce soit *reconstruction* ou *déconstruction*, il s'agit d'un processus réflexif qui, ancré dans le réel, le transforme, le corrige, le complète, annonce des possibilités d'avenir, prophétise souvent des changements. Tout cela par le truchement du *langage*. Or la question toujours posée sur la possibilité d'une copie *mimétique* de la réalité revient ici. Si le réalisme a prétendu le faire, fondant même la création littéraire sur des faits réels, d'autres auteurs ne révèlent aucune intention d'imitation mimétique. Autrement dit, il va de soi que le processus d'apprehension du réel suit des démarches différentes: tantôt en s'appuyant davantage sur une réalité historique que l'on reconnaît sur-le-champ tantôt en se libérant de toute relation avec le réel pour laisser émerger l'onirique. On ne saurait nier les rapports d'un roman comme *Le rouge et le noir* ou de *Germinal* avec le XIX^e siècle français, mais les relations entre, par exemple, le théâtre de l'absurde et la civilisation du XX^e siècle sont, peut-être, moins évidentes. Si, dans le premier cas, le réel est visible au niveau des faits, dans le second, par contre, le rapport s'établit au niveau des idées, de l'angoisse de l'homme, provoquée évidemment par les conditions politiques et sociales de l'époque. En faisant varier des textes d'auteurs et de périodes différents, le professeur de civilisation/littérature pourra tenir compte à la fois de l'évolution historique et de l'évolution de la technique littéraire.

-- 141 --

-- 142 --

incursion dans la vie des Français et dans leur civilisation. Au moyen de documents actuels et de commentaires "pour mieux comprendre", ce manuel éclaire et élargit les connaissances proposées par les textes présentés, faisant en sorte que l'élève étranger plonge dans une ambiance française qu'il ne peut pas connaître sans avoir vécu en France. Il aide "le lecteur à mieux saisir ce faisceau complexe de relations entre l'imaginaire et le vécu", il se soucie de "la place de la culture dans l'éducation permanente", il veut "faire lire des adultes et des adolescents qui n'en ont pas l'habitude, les faire participer à la connaissance d'un patrimoine vivant, leur donner la possibilité de s'exprimer sur les grands thèmes de la vie de chaque jour", voilà quelques ambitions ainsi explicitées dans l'introduction de l'ouvrage.

Le livre *Pages d'auteurs contemporains* de G. Mauger et de Maurice Bruézière a le même mérite: "offrir de la France d'hier et d'aujourd'hui une vision aussi diversifiée que possible. Événements se rapportant à l'histoire récente, images de

quelques provinces, évocations de la vie quotidienne, figures d' écrivains et de penseurs appartenant aux dernières générations y trouvent leur place, sans qu'il s'agisse pour autant d'une synthèse exhaustive de la réalité française", c'est ce que nous dit l'avertissement. Je dirais qu'il a encore un autre avantage par rapport au manuel précédent: c'est qu'il ouvre la voie aux autres littératures d'expression française dans un chapitre intitulé "Le Monde en français".

Une dernière question se pose encore: ce découpage de textes présentés sous forme d'anthologie, malgré la vision d' ensemble qu'ils peuvent sans doute procurer aux élèves, n'écluderaient-ils pas la difficulté de la lecture intégrale d'un roman et ne faciliteraient-ils pas la compréhension d'un texte à l'origine plus obscur? D'autre part, la pratique de textes dont le sens est transparent ne mènerait-elle pas l' élève, habitué à ces textes dairs, porteurs d'un message évident, faciles à résumel', ne le mènerait-elle pas à refuser ce qui est apparemment plus difficile, ou du moins plus osé du point de vue de la forme et du sens?

À ce niveau-là, me direz-vous, il est impossible de proposer toujours des romans intégraux et des textes difficiles. Reste au meneur du jeu à adapter le jeu aux intérêts et aux capacités

-- 143 --

de sa classe. Et je reviens à mon point de départ: s'il ne faut absolument pas faire confondre l'histoire et la fiction, il ne faut pas non plus dépouiller le texte fictionnel de ses caractéristiques propres, quitte à le transformer en un simple véhicule des idées d'une certaine époque, sans s'occuper de ce que les critiques littéraires ont appelé sa *Littérarité*. Si la fiction ne peut prendre la place de l'histoire, la littérature ne peut non plus être réduite à un sens unique et figé. Ce serait empêcher le jeu des significations de se faire, ce serait annuler la circulation du message qui se réalimente de la réception du lecteur, ce serait proclamer une vérité et se fermer à toute lecture nouvelle et toujours possible. Ce serait coller en définitive les fragments du discours littéraire qui ne pourraient plus se combiner en d'autres mosaïques. Ce serait empêcher d'autres ruptures et d'autres conciliations.

Instrument de rupture et de conciliations, voilà certes la richesse de la littérature, cal' il ne s'agit pas de constater ni d'apprendre ce que les textes nous disent et montrent, mais, surtout, de découvrir et de penser ce qu'ils cachent ou ce qu'ils veulent dire et montrer - ou mieux encore - ce qu'ils inter-disent. Privilégier la réflexion c'est ce que la littérature nous procure, moyennant la confrontation de l'imaginaire et du monde réel. Privilégier la réflexion c'est ce que nous devons procurer à nos élèves. Parler une deuxième langue c'est penser deux fois. Sinon, à quoi bon la communication?